

## LE LIVRE DE JOB

*Il réplique en souriant que la foi en Dieu  
relève du même acte aventureux et souvent  
éprouvant que la foi en l'homme.  
Aucune certitude, aucun acquis et aucun  
repos dans cet acte de la pensée et du cœur à  
renouveler chaque jour (S. Germain, Magnus)*

### Introduction

Le livre de Job, qui ne fait aucune référence à un quelconque fait historique, ni même à l'histoire de l'Alliance de Dieu avec Israël, est un ouvrage de sagesse qui traite de quelques-uns des grands questionnements de l'existence humaine.

A partir du cas d'un « juste » accablé de malheurs, il aborde le mystère du mal et de la souffrance, la fragilité de l'homme, et des relations humaines, le silence de Dieu et sa souveraine liberté, le sens de la vie en ce monde quand elle doit intégrer son lot de souffrances et la perspective de la mort.

Ces sujets nous concernent tous, et le livre décrit essentiellement la relation tumultueuse que l'homme blessé entretient avec son Dieu : plus qu'une méditation sur la souffrance, le livre de Job est une relation du véritable drame de la foi en Dieu. C'est l'image de Dieu et de sa relation aux êtres humains qui sont mises en question, interrogées sans relâche... **et ce questionnement devient le signe d'une foi indéracinable !**

### I- Auteur et structure livre

#### Le personnage de Job

Job est un personnage mystérieux, quasiment inconnu de la Bible en dehors du livre qui porte son nom et d'*Ezéchiel* 14,14.20 (vers 590/600, *Ez* 14, 12 et 20 cite trois justes « célèbres » Noé, Daniel, Job).

L'étymologie de son nom est incertaine. En hébreu, le mot *ı̄yyôb* pourrait se traduire par « celui qui est haï » ou bien par « celui qui lutte » avec Dieu ; la racine *âyav* provient des plaines de Mésopotamie, lieu de nombreux courants de sagesse (Sumer, Assur, Akkad, Babylone).

Où habite Job ? Selon le livre, Job vit au « pays d'Uç », difficile à identifier. De fait, on a placé le « pays d'Uç » soit dans le Hauran au NE de la Palestine, à cause de souvenirs de Job que l'on y vénère selon des traditions tardives juive, byzantine et musulmane, soit dans le territoire d'Edom au SE de la Palestine. Cette seconde localisation est la plus probable, car elle repose sur des données bibliques : Uç fait partie des fils de Séir, au pays d'Edom (*Lam* 4, 21 et *Gn* 36, 28.21).

Par son origine, Job n'est pas un israélite de souche ; il est issu d'une tradition orientale plus vaste que celle d'Israël, ce qui permet de montrer que le drame qui le frappe peut se dérouler n'importe où. L'histoire de Job revêt une dimension universelle : l'homme heureux et bon, frappé par le malheur brutal. Mais le Dieu du conte est bien le Seigneur (YHWH) d'Israël, et c'est lui qui, finalement, répondra à Job (ch. 38)

#### Structure du livre

Le livre est encadré par le début et la finale d'un conte, qui illustre la justice de Dieu à travers les malheurs puis la restauration d'un homme qui garde confiance en lui.

Un conte populaire (ch. 1-2 et 42, 7-17), original, même si le thème du juste souffrant existe chez les peuples alentour, qui peut dater de la période royale (et même avant).

Plus tard, au retour d'exil, au début du 5<sup>ème</sup> s., un poète écarte les deux parties du récit et insère un long monologue de Job (ch.3), puis des dialogues entre Job et ses 3 amis, Eliphaz, Bildad et Sophar (ch. 4-27), avant un nouveau discours de Job qui s'adresse à Dieu et ouvre le dialogue avec lui (ch. 29-31). Ces discours abordent les questions de la destinée humaine, de la souffrance, de la rétribution divine, de la possibilité pour l'homme d'une relation avec son Dieu.

Les chapitres 38-42, 6 forment le discours divin, véritable théophanie qui semble clore le débat.

Le chapitre 28, nettement plus récent, semble-t-il, interrompt cet ensemble : un poème sur la Sagesse, qui tente de donner une clé aux débats et aux revendications de Job : l'homme ne connaît pas les chemins de la sagesse, et elle ne se trouve pas sur la terre des vivants (28, 12 et 20), seul Dieu la connaît parfaitement

Enfin un autre ajout a déjà été fait au livre : les discours d'Elihu, au ch. 32-37, avec une problématique un peu différente, de type prophétique, insistant sur la transcendance de Dieu, l'impossibilité pour l'homme de le connaître, et sur la providence.

VIII-VIIe s. ?	Prologue ch.1-2						Epilogue ch.42, 7-17
Ière moitié Ve s.		Dialogues ch.4-27		Monologue ch.29-31		Théophanie ch.38,1-42,6	
milieu Ve s.						Elihu 32-37	
IVe - IIIe s.		La Sagesse ch.28					

(Tableau tiré du « Cahier Evangile » n°53)

De tous les auteurs du livre de Job, seul celui des « dialogues poétiques » a été, sinon identifié, au moins cerné : il s'agit d'un judéen, probablement de Jérusalem, qui a écrit en hébreu. Homme de génie, ce poète s'est forgé un instrument propre : son vocabulaire est très riche et renferme de nombreux hapax, il n'hésite pas à employer des mots araméens pour les besoins du parallélisme poétique ou quand l'hébreu manque de synonymes. Les procédés poétiques sont apparentés à ceux des prophètes et des Psaumes.

**Les échanges entre Job et ses amis** occupent la plus grande partie du livre, des *chapitres 4 à 27*.

Par trois fois Eliphaz, Bildad et Sophar prennent la parole, toujours dans le même ordre, et chacune de leurs interventions reçoit une réponse de Job.

Ce qui donne, après le premier monologue de Job, trois cycles de discours de quatre discours chacun :

**Cycle I** : ch.4-14 ; **Cycle II** : ch 15- 21 ; **Cycle III** : ch. 22-27.

Les trois amis développent le même argumentaire, le répétant à quelques variantes près (Eliphaz étant le plus « bavard »), les réponses de Job sont également répétitives, prenant souvent la forme de plainte ou de procès.

## II- Le prologue : les malheurs de Job et la réponse de la Sagesse

Après la présentation de Job comme un homme riche, heureux et juste (1, 1-5), le texte opère comme une série d'aller retour entre le ciel et la terre ; au ciel les décisions prises à la cour de YHWH, sur terre les catastrophes qui s'abattent sur Job, et sa réponse chaque fois

1, 6-12	1, 13-19	1, 21
2, 1-6	2, 7-9	2, 10

A la cour céleste, lors d'une audience, le Satan qui vient de rôder sur la terre, dénigre Job que le Seigneur vient de louer et obtient d'abord de le priver de tous ses biens et de ses enfants, puis de son intégrité physique.

Habilement le malheur est ainsi présenté comme une « initiative » du Satan à laquelle le Seigneur consent, parce qu'il fait confiance à Job.

### Le Satan

Le Satan est présent rarement dans la Bible. En *Jg* 9, 23 : 1 *S* 16, 14 ; 1 *R* 22,19-23 ; 2 *S* 24, apparaît « un esprit mauvais », que seul *Zacharie* 3, 1 et le *Chroniste* désignent comme « Satan » : « l'accusateur » (*Za* 3, 1 1 *Ch* 21, 1).<sup>1</sup>

Il représente donc une nouveauté, mais il n'a rien à voir avec la figure qui sera celle de la Bête dans l'Apocalypse. Présent à la cour de Dieu, c'est un être spirituel, qui détruit l'homme de l'extérieur.... et de l'intérieur. Mais il ne peut rien sans l'assentiment de Dieu, qui le laisse mettre Job à l'épreuve, tant il a confiance en lui.

<sup>1</sup> 1 *S* 29, 4 (délateur) 1 *R* 11, 14 (adversaire); 1 *Chr* 21, 1 ; *Jb* 1, 6 (l'accusateur à la cour céleste) *Esther grec* 7, 4. 6 ; *Si* 21, 27(diabolos, ponèros : diviseur ou calomniateur, mauvais)

L'idée -manichéenne plus que chrétienne- d'un être démoniaque rebelle à Dieu n'apparaîtra que tardivement dans le judaïsme, et le christianisme.

Et Satan ne pourra rien contre Job, qui, jusque dans la confrontation, le cri et la plainte, s'adresse toujours à Dieu comme **le seul partenaire avec qui l'homme puisse parler**.

### **Une première réponse à la souffrance injuste**

Les réponses successives de Job dans le prologue ne doivent pas être négligées, elles ont leur grandeur et leur justesse :

1) « Sorti nu du ventre de ma mère, nu, j'y retournerai. Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté, que le nom du Seigneur soit béni.... En tout cela Job ne pécha pas, il n'imputa rien d'indigne à Dieu » (1, 21).

Le texte fait écho à *Genèse* 2 et 3 : « tu es poussière et tu retourneras à la poussière ».

On peut y difficilement y lire un stoïcisme hautain ; la piété chrétienne la plus respectueuse et la plus haute en a fait son bien. Et nul ne peut nier qu'il y ait là une reconnaissance de l'absolue transcendance de Dieu, qui évoque aussi l'Islam. La réponse de Job est réponse de foi : bénir en tout temps, quoi qu'il arrive.

Mais il y a là aussi une défaite de la raison, et plus encore quelque chose d'incohérent, d'inadmissible dans la représentation que la foi la plus haute se fait de Dieu.

Autrement dit, le lecteur peut pressentir la révolte ou plutôt la volonté de Job de remettre en question cette idée de Dieu et de l'interroger.

2) « Nous acceptons le bonheur comme un don de Dieu, et le malheur, pourquoi ne l'accepterions-nous pas aussi ? » (2, 10).

La même attitude est redoublée, et met en place les deux faces de la vie humaine : bonheur et malheur, toutes deux dons de Dieu ? Mais là encore, on est en droit de se demander : de quel Dieu s'agit-il ?

### **III- Les arguments des amis de Job :**

Les trois amis de Job tiennent le mauvais rôle, le rôle de celui qui vient faire la leçon au souffrant, au mieux lui dire de prendre patience, l'assurer que cela va s'arranger, ce que justement il ne veut pas entendre !

Ils présentent une défense, encore et encore répétée jusqu'à la nausée, de ce que l'on a appelé « la théologie de la rétribution » : les justes seront un jour récompensés et heureux, les injustes seront punis et malheureux. Elle nous irrite, nous prenons le parti de Job, qui constate qu'une telle théologie ne correspond à rien de réel.

Job souligne à l'envi l'échec de la rétribution divine, il y voit un mensonge, une vaine consolation et traite les amis de « marchands de rustines, mauvais plâtriers » (

Mais peut-être faut-il y regarder d'un peu plus près.

Tentons de rassembler les arguments, toujours récurrents des trois amis :

1) Ils partent d'un **axiome** qui est le suivant : Dieu étant juste, on peut affirmer avec certitude qu'il y aura châtement du méchant, et bonheur final du juste.

L'axiome est en partie un élément de base de la foi d'Israël (et de celle des chrétiens) : Dieu est juste.

Il faut ajouter que le souhait commun (basique?) des êtres humains « civilisés », celui qui semble favoriser au mieux le vivre ensemble, est bien une justice rétributive qui punit les malfaisants ou, au moins, les empêche de nuire, et encourage ou récompense les bienfaisants.

*Eliphaz* ouvre ainsi le débat :

« Tu as instruit beaucoup de gens, tu as encouragé des faibles, relevé celui qui trébuchait.... mais maintenant qu'il s'agit de toi, tu te lasses ! Ta piété n'est-elle pas ton assurance, l'intégrité de tes voies ton espoir ? Souviens-toi, quel est l'innocent qui a disparu ? Les gens de bien ont-ils péri ? Je l'ai vu, ceux qui labourent le mal et qui sèment l'oppression en font aussi la moisson... Par le souffle de Dieu, ils sont exterminés » (4, 3-10).

*Bildad* montre davantage les enjeux : « Dieu fausserait-il le droit ? Le Puissant fausserait-il la justice » (8,

3). « Non, Dieu ne rejette pas l'homme intègre, il n'encourage pas les mauvais...Bientôt il remplira ta bouche de rire et tes lèvres d'acclamations, tes ennemis seront revêtus de honte, la tente des méchants disparaîtra » (8, 20s.)

Passons sur les longs paragraphes qui s'attardent sur la punition des méchants (ch. 15 *Eliphaz*, ch. 18 *Bildad*).

*Sophar* va plus loin, car il reconnaît le succès des méchants, mais insiste sur son caractère provisoire :

« Le triomphe des méchants est court, et la joie de l'impie momentanée » (ch. 20).

Evidemment les amis de Job savent bien que la réalité contredit leur affirmation ; mais ils reportent à plus tard la mise en œuvre de la justice. Ne cherchons pas chez eux (pas plus que chez les prophètes ou dans la littérature de sagesse ancienne, Psaumes et Proverbes) l'idée d'une punition ou d'un châtement après la mort. Simplement le credo d'Israël est là : Dieu est juste et ne saurait laisser proliférer définitivement le mal ou

souffrir définitivement le juste.

Ajoutons que le livre de Job va d'avance exténué la proposition d'une réparation *post mortem* : anticipant Ivan Karamazov, il atteste qu'aucune compensation après la mort ne saurait justifier les souffrances présentes de l'innocent !

2) Il faut cependant regarder les conséquences funestes de ce credo : tout malheur est donc le châtement d'une faute, d'un péché, que le malheureux le reconnaisse ou non, ou même qu'il en soit conscient ou non.

La conséquence immédiat des malheurs de Job, c'est qu'il a péché, et qu'il doit se repentir.

Mais alors ? Que reste-t-il à faire ? Tout simple : Job doit s'avouer coupable et demander pardon à Dieu.

Ce sera tout le discours de *Sophar* : « Quant à toi, si tu affermis ton cœur, si tu tends les mains vers Dieu, si tu éloignes le mal de ta main et si tu ne laisses pas l'injustice demeurer sous tes tentes, alors tu lèveras un front sans tache et tu seras ferme et tu n'auras pas peur, car tu oublieras ta peine... Ta vie se lèvera plus brillante que le midi... Tu seras sûr qu'il y a une espérance, même si tu as perdu la face, tu dormiras en paix » (11, 13-18)

Que Job confesse sa faute ! D'une façon ou d'une autre il sera restauré dans son bonheur.

On reconnaît là le dérapage tellement fréquent de toute théologie de la rétribution, qui a guetté l'âme juive puis l'âme chrétienne pendant des siècles, et peut-être l'âme humaine en général. (Voir les mots qui échappent : « qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? » ; bien pire, la suspicion portée sur tous les séropositifs et victimes du sida et autres...). Inversement combien de groupes évangéliques insistent sur la réussite matérielle, signe de la bénédiction de Dieu !

On sait bien que Jésus s'est dressé contre cette idée incrustée dans les mentalités : « ni lui ni ses parents n'ont péché », dit-il de l'aveugle-né en *Jean* 9, 3 ; voir *Luc* 13, 2-5.

Job refuse avec force cette idée. Il se sait et se proclame innocent.

Mais au fond, n'en est-il pas complice, en demandant une juste récompense pour sa vie « juste » ?

3) D'ailleurs les amis de Job ne sont pas stupides, et leur argumentation prend parfois et d'emblée un aspect plus subtil. Le premier aspect est le caractère d'épreuve que peut prendre alors la souffrance ; ce qui correspond exactement à la théologie du conte (ch. 1-2 et 42).

Eliphaz manie astucieusement l'argument ; de façon presque ironique, il enjoint à Job de chercher Dieu :

« c'est à Dieu que j'exposerai ma cause » (5, 8)... Mais c'est pour insister sur la **pédagogie divine** : « Heureux l'homme que Dieu avertit ! Ne rejette pas l'instruction du Puissant, car en faisant souffrir, il répare, lui dont les mains, en brisant, guérissent » (5, 17-18).

La tradition a vu dans Job une figure du serviteur souffrant, qui pourra aussi prendre des traits messianiques.

4) Un autre trait, essentiel, s'y ajoute : la différence infinie, la distance infinie entre Dieu et l'homme. Et la fragilité, la finitude de l'être humain : « car nous sommes d'hier et nous ne savons rien, nos jours sur notre terre ne sont qu'une ombre » (8, 9)

Comment l'être humain oserait-il discuter avec le Puissant ? Ce n'est peut-être pas pour rien si le nom de Dieu le plus fréquent dans le livre est *Shaddai*, que le grec traduira *ho Pantokratôr* ?

« C'est à lui qu'appartiennent la domination et la frayeur ; il fait la paix dans les hauteurs.

Y a-t-il une limite au nombre des ses troupes ? » (25, 2). Ce sera toute l'argumentation d'Elihou.

Job serait d'accord... Mais il veut aller plus loin dans sa réflexion : Dieu peut-il être tout-puissant et juste ?

Est-il vrai qu'il puisse s'intéresser à l'humain, et dans quel but ?

Il semble que, malgré ces affirmations, le discours des amis, surtout celui d'Elihou, comporte ici une faille :

**ils ont un savoir sur Dieu** : « ils captent Dieu dans leur main » (12, 6). Car leur but est clair, il faut à tout prix **justifier Dieu**. Ce que la philosophie appellera la **théodicée**.

Et elle a poursuivi le discours : Dieu est juste, sinon, il faut croire qu'il n'existe pas.

Mais, lorsqu'on affirme que Dieu ne peut être à la fois tout-puissant, juste... et compréhensible, de quelle puissance parle-t-on, de quelle justice, de quelle compréhension ?

Selon la justice telle que l'entendent les amis de Job, si Dieu est juste, Job est forcément coupable.

Vous lirez au chapitre 15, la subtile proposition d'Eliphaz qui résume tout cela.

5) Car un dernier argument va s'ajouter, qui confirme les précédents, et affronte des apparences qui contredisent la justice de Dieu : Nul être humain n'est juste devant Dieu (Paul s'en souviendra, *Rm* 1, 19s.).

*Eliphaz* le lance : « Qu'est-ce donc que l'homme pour jouer au pur, celui qui est né d'une femme pour se dire

juste ? Même à ses saints, Dieu ne se fie pas et les cieux ne sont pas purs à ses yeux » (15, 14-15).

*Bildad* poursuit : « Comment un homme serait-il juste devant Dieu ? Comment celui qui est né de la femme serait-il pur ? La lune elle-même n'est pas brillante. Les étoiles ne sont pas pures à ses yeux ; combien moins l'homme qui n'est qu'un ver, l'être humain qui n'est qu'un vermisseau. » (25, 5-6).

Dès lors, comment Job pourrait-il se prétendre innocent sans faire montre d'un orgueil sans bornes ?

Nous ne devons pas aller trop vite, en mettant en cause la théologie de la rétribution : certes, tout semble la réduire au silence et falsifier ce qu'elle affirme et promet.

Mais au fond, n'est-ce pas d'une justice rétributive que nous rêvons, et nos sociétés ne sont-elles pas au mieux fondées sur une telle justice ?

Et si Job la met en cause, c'est qu'elle n'est pas vérifiée ! Il fait le procès d'un Dieu tout-puissant et juste, auquel il réclame une justice... Laquelle ? sinon la rétribution ? Il faut suivre le chemin de Job...

#### **IV- Job : de la plainte au procès ; un long travail pour se défaire de la rétribution**

A tout cela, Job va répondre, en constatant son propre malheur alors qu'il a vécu en juste, mais surtout en mettant en cause la justice de Dieu, mais aussi son indifférence à la souffrance humaine.

*1) Job commence par la plainte*, une plainte qui devient procès.

La plainte du souffrant est nécessaire, vitale, car elle est **la preuve que quelqu'un écoute**.

A partir de son propre malheur inexplicable, Job va prendre en charge **toute la souffrance que connaît l'être humain et la dresser devant Dieu**.

A sa naissance, le petit d'homme, innocent, se heurte au mal. Celui-ci le précède, tout comme l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur précédait les êtres humains ans l'Eden, tout comme le serpent précédait le couple humain.

Vous lirez le chapitre 3, où Job conclut, face à la souffrance et à la douleur, qu'il aurait mieux valu ne pas naître. Il faut entendre cette plainte qui est telle que Job (l'être humain) appelle la mort de ses vœux, ou mieux voudrait n'être jamais né :

« Périssent le jour où j'allais être enfanté et la nuit qui a dit « un homme a été conçu » (3, 3)

La force de cette plainte, c'est qu'elle devient universelle, le cas de Job n'étant qu'un exemple parmi d'autres : « Pourquoi ce don de la vie aux blessés ? » (3, 23)

« L'être humain né de la femme, sa vie est courte, il est saturé d'agitation. Il a poussé comme une fleur, et comme elle il est coupé.... L'homme se couche et il ne se relèvera pas, il ne sortira pas de son sommeil »

Tout y passera : la fragilité de la vie, la finitude (l'homme voué à la mort) ; les souffrances physiques et psychologiques ; celles qui sont liées à la solitude, à l'incompréhension, et finalement au silence de Dieu.

La description devient terrifiante, paroxystique :

« Ma chair s'est recouvert de croûtes terreuses, ma peau se crevasse et suppure » (7, 5) « Lorsque je me couche, je dis : « quand me lèverai-je ? »

La solitude est terrible :

« Je suis abandonné de mes proches, oublié de mes connaissances. Les hôtes de ma maison me considèrent comme un étranger. Mon haleine est repoussante pour ma femme ; je suis devenu fétide pour mes propres fils.... »

Et l'impression d'être agressé sans cesse : « faites moi grâce, vous mes amis, car la main de Dieu m'a frappé. Pourquoi me poursuivez-vous comme Dieu ? N'êtes vous pas rassasiés de ma chair ? » (19, 17- 22).

Et dans le grand discours finale du chapitre 29-31, apparaît l'évocation du bonheur passé qui rend encore plus dure la souffrance présente : « Et maintenant ma vie s'écoule de moi ; les jours d'affliction m'étreignent. La nuit perce mes os, les douleurs qui me rongent ne se couchent pas » (30, 16).

Job à un moment ou à un autre touche au fond du désespoir :

6, 11 : « quelle est donc ma force pour que j'espère ? Quelle sera ma fin pour que je prolonge ma vie ? Ne suis-je pas sans secours, toute ressource n'est-elle pas bannie, loin de moi ?

9, 35 « S'il existait entre nous un arbitre pour poser la main sur nous deux, il écarterait de moi la cravache de Dieu, et je parlerais sans crainte. Puisqu'il n'y a pas de réponse, je suis seul avec moi-même »

17, 13-16 : « Qu'ai-je à espérer ? Les enfers sont ma demeure. De ténèbres j'ai fait mon lit. Je crie à la fosse : « tu es mon père », à la vermine : « ma sœur, ma mère ! ». Mon espérance, où donc est-elle ? Mon espoir qui l'entrevoit ? Au fin fond du Shéol il sombrera quand nous irons ensemble reposer dans la poussière ».

**Pourtant Job ne se tait pas.** Toujours il se relève, pour appeler et entrer en dialogue, en procès ; il accuse, il convoque un « tu » : « Je t'appelle au secours, et tu ne réponds pas, tu deviens cruel, tu m'attaques » (30, 20-21).

## **2) La plainte devient procès : devant ses amis et devant Dieu**

Comme chacun de nous, si Job se plaint, c'est qu'il veut être entendu. Et c'est déjà un signe que le goût de la vie ne l'a pas abandonné, que quelque chose ou quelqu'un le tient.

Job dénonce la fausseté des affirmations de ses amis en termes violents :

« Quant à vous, plâtriers de mensonges, vous n'êtes tous que des guérisseurs de néant » (13, 4)

On pourrait cependant faire remarquer que ses amis sont au moins là, qu'ils se sont tus longtemps : « aucun ne lui disait mot, car ils avaient vu combien était grande sa douleur » (2, 13).

Mais si Job se plaint tant devant ses amis de la vanité de leurs dires, n'est-ce pas que comme eux, il espérait, **et refuse de lâcher l'espérance d'une juste rétribution ?** Il a toujours été juste, pourquoi serait-il puni ?

**Devant Dieu** En tout cas, comme souvent, sa souffrance se retourne contre l'invisible persécuteur :

« Je m'en moque ! Je ne vivrai pas toujours. Laisse moi, car mes jours s'exhalent » (7, 16).

« Qu'est-ce qu'un mortel pour en faire si grand cas, pour fixer ton attention sur lui au point de l'inspecter chaque matin, de le tester à tout instant » (7, 16-18). On peut songer au *Psaume* 139 (« tu me scrutés et tu sais »), en tension avec l'admiration du *Psaume* 8, 4-9 : « Qu'est ce que l'homme, pour que tu penses à lui ? »

Car pour Job, il y a un responsable à ses malheurs, comme au malheur de tout homme, et c'est Dieu. C'est donc contre Dieu que Job se dresse, à Dieu qu'il intente un procès, Dieu qu'il appelle à la barre. Et c'est peut-être la leçon majeure du livre de Job que **ce refus du désespoir** qui se manifeste par la révolte, le procès, le cri, la mise en demeure, **devant Dieu, voire contre Dieu** (ou une certaine idée de Dieu). Ses amis lui ont conseillé de faire appel à Dieu, pour se repentir devant lui, mais Job met Dieu en procès : « Oui, tout cela, mon œil l'a vu, je le sais moi aussi, je ne vous suis pas inférieur. Mais moi, c'est à Shaddaï que je vais parler, c'est contre Dieu que je veux me défendre » 13, 1-3)

Il dénonce l'hypocrisie de ses amis, dont les arguments sont mensongers, **parce qu'ainsi** ils défigurent la cause de Dieu ; il se trompent du tout au tout.

Leur constat est faux. Ils défendent Dieu avec de faux arguments, ils le défendent mal : s'ils mentent, ils construisent un faux Dieu, et blasphèment. Job admire, comme eux, la grandeur de la création, mais pourquoi alors ces « ratées » : la souffrance, la fragilité, la mort ?

« Parlerez-vous injustement en faveur de Dieu, et pour lui soutiendrez-vous ce qui est faux ?

Serez-vous partiaux à son avantage, si vous défendez la cause de Dieu » (13, 7-8)

Au contraire Job veut dire **la vérité** de ce qu'il voit : le méchant triomphe, le juste est accablé. La grandeur de la création elle-même est détournée par les malheurs qui accablent l'humanité.

Et il en demande des comptes à Dieu :

« Taisez-vous, laissez-moi : c'est moi qui vais parler quoi qu'il puisse m'arriver ! Aussi saisirai-je ma chair entre mes dents, et risquerai-je ma vie ! Certes il me tuera, je n'ai pas d'espoir, pourtant je défendrai ma conduite devant lui. Et cela même sera mon salut, car nul hypocrite n'accède en sa présence » (13, 13-16).

Et Job n'hésite pas à brosser le tableau d'un Dieu méchant, pervers et sadique, qui s'acharne après l'être humain... Mais alors pourquoi Job n'abandonne-t-il pas ce Dieu, et avec lui tout espoir ?

**Job veut des explications, il veut que Dieu soit juste...et s'il ne l'est pas, il veut que Dieu s'explique.**

Et sa plus grande épreuve est l'absence de Dieu : « Si je savais où le trouver, j'arriverais jusqu'à son trône, j'exposerais mon droit devant lui, ma bouche serait pleine d'arguments... Il y aurait là un homme droit qui argumenterait avec lui ; et j'échapperais pour toujours à mon juge.

Mais si je vais à l'orient, il n'y est pas, à l'occident, je ne l'aperçois pas. (23, 2-9)

Le procès alimente alors la plainte :

« Mes amis me traitent avec insolence, c'est Dieu que j'implore par mes larmes.

Je t'en prie, sois mon garant auprès de toi-même, qui d'autre prendrait des engagements pour moi ? » (17, 3)

**La force de la plainte dépasse la simple espérance en une justice de rétribution**

On considère souvent que les traces d'espoir sont faibles dans le livre de Job, mais elles sont réelles :

« S'il existait entre nous un arbitre.... » (9, 33). Est-ce seulement une vaine espérance ? Pas sûr :  
« Dès maintenant , j'ai un témoin dans le ciel, un répondant dans les hauteurs » (16, 19)  
Et nous le lirons au chapitre 19, 25-27 : « je sais moi que mon *go'el* est vivant et que le dernier sur la poussière il se lèvera. Et si on arrache ma peau de ma chair, même après cela, je verrai Eloah.  
Moi je le verrai, mes yeux le verront et non pas quelqu'un d'autre »

Mais on ne dit pas assez quel est le ressort intérieur qui relève Job de sa poussière, qui sans cesse le pousse à se plaindre, à crier, à dénoncer, à accuser et à invoquer Dieu. Ce formidable mouvement qui ne renonce jamais au « pourquoi », **c'est la foi nue de Job, une foi qui le tient au-delà du désespoir, au-delà de tout échec de l'espérance. La foi de Job qui ne renonce pas à comprendre, pas jusqu'au dernier moment... et même alors....**

## **V- Qui est le Dieu de Job ? Quelle est la justice de Dieu ? Une autre image de Dieu**

### ***1-Le procès : refus de la culpabilité***

Avec Job, lorsque nous avons le sentiment que la vie est injuste, que la souffrance est trop grande, ou que la cruauté triomphe, nous nous tournons volontiers vers Dieu, en une plainte ou en un réquisitoire plus ou moins violent, mais qui fait appel à sa justice.

La justice de Dieu ne correspondrait-elle pas à ce que l'homme souhaite du plus profond de sa conscience : reconnaître et approuver le bien, détecter et rejeter (en faisant disparaître) le mal ?

Et si Dieu ne met pas en œuvre d'une telle justice, ne sommes nous pas en droit comme Job de l'interroger ?

Avec la triple question : Est-il vraiment le Dieu « bon », qui bénit ? Est-il le Dieu « tout puissant » qui crée bonheur et malheur (*Isaïe* 45, 7) ? Au fond est-il compréhensible ?

Le chemin que Job suit et nous fait suivre est une **lente déconstruction de nos représentations de Dieu.**

Il faut être attentif au procès que Job intente à Dieu, sans crainte, sans vergogne.

Il s'agit de regarder en face la réalité : la rétribution ne fonctionne pas, le mal semble triompher.

Alors, malgré tout, Job se tourne vers Dieu comme le seul qui puisse et doive un jour donner une explication.

Ce qui va sombrer, c'est l'image humaine, trop humaine, d'un Dieu juge... selon nos critères

Car il y a bien plus dans le Dieu créateur que dans le Dieu juge, et il y a encore un autre visage de Dieu à percevoir, un Dieu défenseur, un Dieu *go'el* ? Un Dieu miséricordieux ? Un Dieu souffrant ?

Le Dieu de Job n'est pas le Dieu pervers, cruel voire sadique, que la plainte de Job décrit parfois. Car alors Job finirait par se rendre et l'accepter, sombrer dans le désespoir et se taire.

Or, cette figure de Dieu non plus, Job ne l'accepte pas, et il ne veut pas se taire.

### ***2- Le Dieu de Job ou Job en quête de Dieu ?***

Malgré ce Dieu, contre ce Dieu, Job continue à faire confiance, une confiance bouleversante : car le seul Dieu possible est le Dieu, que, au-delà de tout cela, et dans son incompréhensibilité même, Job a requis et qu'il ne lâchera pas, un Dieu qu'un jour « il voit » !

### **Job requiert un Dieu qui lui réponde.**

Certes, la réponse de Dieu est à la fois extraordinaire et terriblement décevante. Car le Créateur de toutes choses ne répond pas à la question de Job qui est celle du mal et du malheur innocent. Il la décale.

La question se pose du Dieu créateur et sauveur : le Dieu créateur peut-il être le Dieu sauveur ? Et accepter la souffrance humaine et les ratées de la création ? Ne pas punir la méchanceté et sauver le juste ?

Le lecteur est-il déçu ? Peut-être l'auteur n'a-t-il pas d'autre réponse à proposer à la plainte de Job, pas d'autre figure de Dieu à produire à la barre ?... Au moins, il affirme et Job reconnaît l'absolue **liberté de Dieu.**

Mais le texte suggère que Dieu créateur est beaucoup plus grand que l'homme ne peut s'imaginer... C'est l'infini et le mystère de Dieu que Job va percevoir, sa liberté que nul ne saurait limiter.

Plus encore : si Job a sans cesse sollicité un témoin, un garant, un défenseur un Dieu contre le Dieu

« pervers » qui ne répond pas, ne faut-il pas penser que **Dieu puisse être le défenseur que Job requiert ?**

Alors Job doit-il se taire ? Sa double réponse est étonnante :

En 40, 5 Job reconnaît qu'il n'a plus rien à dire et va se taire.

En 42, 2-5 Job va un peu plus loin : « Mon oreille avait entendu parler de toi ; maintenant mon œil t'a vu »  
« Je renonce, je me retourne, moi qui suis cendre et poussière ».

Qu'est-ce que Job a vu ? La question reste ouverte. Mais Job a eu sa réponse ; et le conte confirme, Dieu dit :  
« Vous n'avez pas parlé solidement de moi, comme l'a fait Job mon serviteur » (42, 8)

La dignité de Job, c'est d'avoir parlé « de façon fondée » et d'avoir refusé toutes les fausses images de Dieu, toutes les fausses consolations et les fausses idéologies pour maintenir son droit.

**La justesse de Job, c'est d'avoir maintenu jusqu'au bout le dialogue et la révolte, d'avoir tenu un Dieu *go'el*, responsable de l'homme, un Dieu qui répond.**

Le droit de Job, c'est la justesse/justice de sa révolte, et de son exigence ! Il exige de Dieu une réponse à la souffrance et au mal.... Celle de la grandeur de la création ne suffit pas et le laisse sur sa faim.

Celle de sa foi est la seule possible, la seule juste : Il faut parler à Dieu et non parler de Dieu.

Et c'est dans le long combat de l'homme souffrant avec Dieu qu'il fera l'expérience d'un Dieu malgré tout et toujours autrement présent.

**Et pourra demander à Dieu de devenir son défenseur ; son « paraclet » ?**

Le livre de Job nous apprend l'insatisfaction quant à l'image de Dieu que nous nous faisons.

Ne nous endormons pas sur ce que nous croyons avoir découvert. Dieu est toujours tout autre, comme le dit Augustin : « si tu l'as trouvé, ce n'est pas Dieu. »

Job nous apprend l'« **intranquillité** », et le fait que la question, la révolte, est **notre dignité**, et dit **notre foi**.

Il nous apprend aussi l'**insatisfaction** par rapport à **notre propre quête de justice humaine**.

La rétribution n'est pas possible, mais d'ailleurs est-elle satisfaisante ? Plutôt qu'une justice qui divise les hommes, ne peut-on rêver une justice entre les hommes, une justice qui répare, rassemble, réconcilie ...

Il nous apprend enfin que la foi nue postule, exige un Dieu proche, un Dieu défenseur, tout à la fois qu'il reste le Dieu mystérieux devant lequel on ne peut que s'incliner.

Un Dieu qui s'est retiré mais qui n'en est pas pour autant indifférent.

### **Eléments de Bibliographie.**

ASURMENDI Jesus, *Job*, Coll. La Bible tout simplement, Editions de l'Atelier, 1998

GUTIERREZ Gustavo, *Job. Parler de Dieu à partir de la souffrance de l'innocent*, Cerf, 1987

LEVÊQUE Jean, *Le livre de Job*, Cahiers Evangile n° 53, Paris, Cerf, 1985

LEVÊQUE Jean, *Job ou le drame de la foi*, Lectio Divina 216, Cerf, 2007,

NEMO Philippe, *Job et l'excès du mal*, Grasset, 1978

NOQUET Dany, *Le livre de Job. Aux prises avec la justice divine*. Lyon, Olivétan, 2012

PINÇON, *Le livre de Job*, Mon ABC de la Bible, Cerf, 2016

ASSOULINE Pierre, *Vies de Job*, Gallimard, 2011.

BOCHET M. *Job après Job, Destinée littéraire d'un livre biblique*, Coll. Le livre et le rouleau 9, Lessius, 2000.

CHEDID Andrée, *La femme de Job*, Actes Sud, 1997